

une ou deux semaines d'un pareil régime, l'équipage le plus intrépide est à bout de forces. Un repos lui est nécessaire.

Du moins ces épreuves et ces dangers avaient-ils une compensation dans la rapidité avec laquelle les degrés de longitude s'égrenaient sur le livre de bord. Il y eut des jours où l'on en comptait dix et jusqu'à douze. Il y eut des jours où l'on n'en comptait qu'un et moins encore. Mais enfin, le 11 juin, l'*Alaska* revit la terre et jeta l'ancre à l'entrée du détroit de Lancaster.

Erik avait cru qu'il serait obligé d'attendre quelques jours avant de s'engager dans ce long couloir. A sa surprise et à sa joie, il le trouva libre,—du moins à l'entrée. Il y pénétra donc résolument. Mais ce fut pour se voir, le lendemain, bloqué par les glaces pour trois jours entiers. Grâce aux courants violents, qui balayent ce canal arctique, il ne tarda pas, toutefois, à se trouver dégagé, comme le lui avaient annoncé les baleiniers de Godhaven, et il put continuer sa route.

Le 17, il arrivait au détroit de Barrow et le brûlait à toute vapeur. Mais, le 19, au moment de déboucher dans Melville-Sound, à la hauteur du cap Walk, il se vit encore barré par les glaces.

Tout d'abord, il prit son mal en patience, attendant la débâcle. Mais les jours succédaient aux jours, et la débâcle ne venait pas.

A la vérité, les distractions ne manquaient point aux voyageurs. Arrêtés tout près de la côte et munis de tout ce qui pouvait rendre leur position moins précaire, ils purent entreprendre des promenades en traîneau, chasser le phoque, voir au loin les baleines prenant leurs ébats. Le solstice d'été approchait ; depuis le 15, l'*Alaska* avait le spectacle étonnant, et nouveau—même pour des Norvégiens ou des Suédois du sud,—de ce soleil de minuit, rasant l'horizon sans le quitter, puis remontant dans les cieux. En gravissant une hauteur sans nom, qui s'élève dans ces parages désolés, on pouvait voir l'astre du jour décrire en vingt-quatre heures un cercle complet sur l'espace. Le soir, tandis qu'on restait baigné dans sa lumière, au loin toutes les régions du sud étaient plongées dans la nuit. Cette lumière, il est vrai, est pâle et languissante ; les formes perdent leur saillie ; l'ombre des objets devient de plus en plus molle ; la nature entière revêt l'apparence d'une vision. On sent alors plus vivement encore dans quel monde extrême on se trouve, et combien près du pôle !... Et pourtant le froid n'était pas vif. La température ne descendait guère au-dessous de 4 ou 5 degrés centigrades. Parfois l'air était si doux qu'on avait peine à se persuader qu'on fût véritablement au cœur de la zone arctique.

Mais ces curiosités ne suffisaient point à remplir l'âme d'Erik ni à lui faire perdre de vue son but suprême. Il n'était venu là ni pour herboriser, comme M. Malaris, qui rentrerait tous les soirs plus ravi de ses explorations à terre et des plantes inconnues dont il augmentait son herbier, ni pour savourer, avec le docteur et M. Bredejord, la nouveauté des aspects que leur offrait la nature circumpolaire. Il s'agissait de retrouver Nordenskiöld et Patrick O'Donoghane, de remplir un devoir sacré, tout en découvrant peut-être le secret de sa propre naissance. Et c'est pourquoi, sans relâche, il cherchait à rompre le cercle de glace dans lequel il se trouvait enfermé. Excursions en traîneau, course en "schnee-shuhe" jusqu'au bord de l'horizon, reconnaissances en chaloupe à vapeur,—pendant dix jours, il essaya de tout sans arriver à trouver une issue. A l'ouest, comme au nord et à l'est, la banquise restait fermée.

On était au 26 juin et si loin encore de la mer de Sibérie ! Fallait-il s'avouer vaincu ? Erik ne le voulut pas. Des sondages répétés lui avaient révélé l'existence sous les glaces d'un courant dirigé vers le courant de Franklin, c'est-à-dire vers le sud ; il se dit qu'un effort, même disproportionné, suffirait peut-être à provoquer la débâcle, et résolut de le tenter.

Sur une longueur de sept milles marins, il fit creuser dans

la banquise une chaîne de chambres de mine, espacées de deux à trois cents mètres, et qui reçurent chacune un kilogramme de dynamite. Ces chambres furent reliées par un fil de cuivre à gaine isolante en gutta-percha. Et, le 30 juin, à huit heures du matin, Erik, du pont de l'*Alaska* même, mit le feu aux poudres en pressant le bouton d'un appareil électrique.

Une explosion formidable retentit aussitôt dans l'air. Cent volcans de glace pilée jetèrent à la fois leur gerbe vers le ciel. La banquise frémit et s'agita comme par l'effet d'un tremblement sous marin. Des nuées d'oiseaux de mer, terrifiés, se mirent à tournoyer en poussant des cris rauques. Quand le silence se fut rétabli, une longue traînée noire, coupée dans tous les sens de prodigieuses fissures latérales, zébrait à perte de vue le champ de glace. Soulevée par l'explosion des gaz, déchirée par la force brisante du terrible agent, la banquise s'était rompue. Il y eut un moment d'attente et, pour ainsi dire, d'hésitation ; puis, la débâcle s'opéra comme s'il ne lui avait manqué que le signal. Craquant de toutes parts, lézardée, morcelée, la banquise se désagrégea, céda à l'action du courant qui la rongait à sa base, et bientôt s'en alla en dérive. Ça et là, un continent ou une presqu'île de glace s'ongeaient encore, comme pour protester contre cette violence. Mais, dès le lendemain, le passage était libre ; l'*Alaska* pouvait rallumer ses feux. Erik et la dynamite avaient fait ce que le pâle soleil arctique n'eût accompli peut-être qu'un mois plus tard.

Le 2 juillet, l'expédition arrivait au détroit de Banks ; le 4, elle débouchait sur l'Océan Glacial proprement dit. Dès lors, la route était ouverte, en dépit des icebergs, des brumes et des neiges. Le 12, l'*Alaska* doublait le cap Glacé ; le 13, le cap Lisburne ; le 14, à dix heures du matin, il entra dans le golfe de Kotzebuc, au nord du détroit de Behring, et y trouvait, selon la consigne, le bateau à charbon venu de San-Francisco. Ainsi s'était accompli, en deux mois et seize jours, le programme arrêté dans le golfe de Gascogne.

L'*Alaska* n'avait pas plus tôt stoppé, qu'Erik se jetait dans la baleinière et accostait le bateau à charbon :

"Semper idem, dit-il en abordant le patron.

—Lisbonne, répondit le Yankee.

—Il y a longtemps que vous m'attendez ici ?

—Cinq semaines ! Nous avons quitté San-Francisco un mois après l'arrivée de votre dépêche !

—Était-on toujours sans nouvelles de Nordenskiöld ?

—A San-Francisco, on n'en avait pas de certaines. Mais, depuis que je suis ici, j'ai parlé à plusieurs baleiniers qui disent avoir entendu rapporter par les naturels de Serdze-Kamen qu'un navire européen est, depuis neuf ou dix mois, arrêté dans les glaces à l'ouest de ce cap. Ils pensent que c'est la *Véga*.

—En vérité ! s'écria Erik avec une joie facile à comprendre. Et vous croyez qu'elle y est encore et n'a pas franchi le détroit ?

—Je l'affirme. Pas un navire n'a passé par ici depuis cinq semaines, sans que je lui aie parlé.

—Dieu soit loué ! Nos peines n'auront pas été sans récompense, si nous arrivons à retrouver Nordenskiöld !

—Vous ne serez pas les premiers, dit le Yankee avec un sourire ironique. Un yacht américain vous précède. Il a passé ici, il y a trois jours, et comme vous, s'est enquis de Nordenskiöld.

—Un yacht américain ? demanda Erik avec stupeur.

—Oui, l'*Albatros*, capitaine Tudor Brown, venant de Vancouver. Je lui ai dit ce que je savais, et il a immédiatement mis le cap sur Serdze-Kamen !

CHAPITRE III

LA RENCONTRE DE LA "VÉGA."

Tudor Brown avait donc eu vent du changement de route de l'*Alaska* ! Il avait donc pu le devancer au détroit de Behring ?... Comment et par quel chemin ? Cela semblait presque surnaturel, et cependant cela était.